



L'Évangile de la Miséricorde et le sacrement de la réconciliation



**Lettre pastorale de Monseigneur François JACOLIN
à l'occasion du jubilé de la Miséricorde
8 décembre 2015**

*Jésus Christ est le visage de la miséricorde du Père.
Le mystère de la foi chrétienne est là tout entier...
A travers sa parole, ses gestes et toute sa personne,
Jésus de Nazareth révèle la miséricorde du Père.*

Le Pape François

*Mes enfants, on ne peut pas comprendre
la bonté que Dieu a eue pour nous
d'instituer ce grand sacrement de pénitence.
C'est beau de penser que nous avons un sacrement
qui guérit les plaies de notre âme.*

Saint Jean Marie Vianney, curé d'Ars

*Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait,
Il faut qu'Il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant
Et qu'il transforme en feu ce néant.*

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

Le pape François nous invite à entrer le 8 décembre dans une année sainte consacrée à la Miséricorde. Ma lettre pastorale se veut avant tout une contemplation de « *Jésus Christ... visage de la miséricorde du Père* », le Père qui n'a qu'un seul désir : nous réconcilier avec lui et entre nous. Nous découvrirons alors comment, par le don de l'Esprit Saint, cette miséricorde divine est présente et agissante dans l'Eglise – en particulier par les sacrements du baptême et du pardon – pour la guérison et le renouvellement du cœur de l'homme.

CHAPITRE UN

La compassion de Jésus, Berger, Médecin et Grand-Prêtre, pour les foules humaines

La miséricorde selon la parabole du bon Samaritain : du sentiment à l'action

Le mot « *miséricorde* » vient du latin et signifie « un cœur sensible à la misère ». C'est un terme synthétique qui rend compte à la fois d'un sentiment et d'une attitude pratique : la compassion pour le malheureux et l'action concrète pour soulager sa misère. Plutôt que les noms renvoyant à des notions abstraites, les évangiles, qui sont avant tout des récits, privilégient les verbes.

Pour comprendre l'articulation entre le sentiment et l'action de miséricorde, suivons la parabole du « *bon Samaritain* ». On sait comment Jésus s'est servi de cette parabole pour répondre à un scribe qui lui demandait, sous forme de défi, de lui préciser qui était son prochain. Jésus se met à raconter l'histoire de cet homme agressé par des brigands sur la route de Jérusalem à Jéricho et laissé pour mort dans le fossé. Passent d'abord un prêtre puis un lévite qui, le voyant, font un détour pour l'éviter.

« Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut *saisi de compassion*. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent et les donna à l'aubergiste en lui disant : "Prends soin de lui. Tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai." Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? » Le docteur de la Loi répondit : « Celui qui *a fait preuve de pitié* envers lui. » Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. » (Luc 10, 33-37)

On trouve dans cette parabole deux des trois verbes qui expriment dans les évangiles l'attitude de miséricorde. Le premier apparaît au moment où le Samaritain découvre le blessé au bord de la route : « *il le vit et fut saisi de compassion* ». Ce verbe renvoie à une racine grecque qui évoque les entrailles, les viscères. La traduction liturgique rend le verbe par « *être saisi de compassion* ». On pourrait aussi bien dire « *être pris aux entrailles* » et dans un langage plus familier encore « *être pris aux tripes* » !

À la fin de l'épisode, quand Jésus pose la question : « *Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ?* », le docteur de la Loi ne peut que répondre : « *Celui qui a fait preuve de pitié envers lui* ».

« *Faire preuve de pitié* », c'est le même verbe que l'on retrouve dans l'invocation liturgique « *Kyrie eleison* ». Elle reprend le cri des infirmes ou des malades au passage de Jésus. L'exemple le plus frappant est celui de l'aveugle de Jéricho dont Marc nous a gardé le nom, Bartimée, et qui ne cesse de crier de plus en plus fort malgré les efforts des gens pour le faire taire : « *Fils de David, Jésus, prends pitié de moi !* » (Mc 10, 47).

Cependant la traduction française risque d'induire en erreur, car l'invocation « *Seigneur, prends pitié* » n'est pas tant un appel à « *s'apitoyer* » qu'à agir concrètement en prenant soin de celui qui est dans la détresse. Une traduction moins littérale mais sans doute plus juste sur le fond serait : « *Seigneur, au secours !* ».

Tout l'enjeu de la miséricorde va donc du sentiment, « être saisi de compassion », à celui de l'action effective, « prendre en pitié », autrement dit « prendre concrètement soin ». La suite des verbes dans la parabole du bon Samaritain en rend admirablement compte.

Il faut d'abord « *voir* » l'autre dans le malheur. Une certaine vie de confort égoïste rend aveugle à la misère des autres comme le riche de la parabole qui ne sait pas voir le pauvre Lazare à sa porte (cf. Lc 16, 19-31).

Il faut ensuite « *être saisi de compassion* » car, sans ce mouvement du cœur, le geste de secours, fait uniquement par devoir, risque de ne pas porter tout son fruit : « *J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés (...), s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien* ». (1 Co 13, 3).

Mais les bons sentiments ne suffisent pas s'ils ne sont pas suivis d'effets. Or, le pas décisif pour entrer dans la véritable miséricorde, celui qui coûte souvent le plus, est de « *s'approcher* » de celui qui est dans la misère, de se rendre proche de lui, de « *se faire le prochain de l'homme blessé* ».

Suivent les premiers soins : « *(Il) pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin* » et la prise en charge du blessé, aussi bien au sens physique qu'au sens moral : « *Puis, il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui* ».

Enfin, pour aller jusqu'au bout de la miséricorde, il convient d'accompagner jusqu'au bout l'homme blessé, jusque dans sa convalescence, en faisant appel à d'autres selon leur compétence et en n'hésitant pas à dépenser de l'argent pour cela : « *Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent et les donna à l'aubergiste en lui disant : "Prends soin de lui. Tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai"* ». ».

On le voit, la suite des actions est impressionnante : la véritable miséricorde selon Jésus demande un engagement de toute la personne qui se prolonge dans le temps et met tout en œuvre pour obtenir la guérison de l'homme blessé : « *Va, et toi aussi, fais de même* ».

La compassion de Jésus, berger et médecin cherchant la conversion des pécheurs

Si Jésus décrit si bien l'œuvre de miséricorde à travers la parabole du bon Samaritain, c'est qu'il est lui-même toute miséricorde. Du reste, les Pères de l'Église ne s'y sont pas trompés : dans le bon Samaritain, ils ont vu Jésus lui-même qui s'est approché de nous, jusqu'à nous rejoindre au plus profond de notre misère, afin de la prendre sur lui et de nous en guérir.

Les évangiles nous présentent fréquemment Jésus « *saisi de compassion* » ; devant un lépreux (Mc 1, 40-45) ; à Naïm, devant une veuve qui vient de perdre son fils unique (Lc 7, 11-15) ; devant les deux aveugles de Jéricho selon saint Matthieu (Mt 20, 29-34). Mais, cette attitude de compassion de Jésus se manifeste aussi par ses pleurs, devant la mort de son ami Lazare (Jn 11, 32-35) ou sur Jérusalem (Lc 19, 41-42). Déjà, Jésus avait exprimé sa sollicitude maternelle pour Jérusalem en se comparant lui-même à une poule essayant de protéger ses petits devant le danger :

« Jérusalem, Jérusalem, toi qui tués les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous son aile, et vous n'avez pas voulu ! » (Lc 13, 34)

Ce dernier épisode nous révèle une dimension de la miséricorde de Jésus qui s'étend à tout les habitants de Jérusalem et il est remarquable que ce soit à la vue de foules que Jésus exprime le plus souvent sa compassion, selon les évangiles de Matthieu et de Marc (Mt 9, 36 ; 14, 14 ; 15, 32 ; Mc 6, 34 ; 8, 2).

Nous nous arrêterons seulement à la première mention de cette compassion de Jésus pour la foule en Matthieu. L'évangéliste la décrit en référence au thème biblique du peuple d'Israël, devenu comme un troupeau de brebis désesparées du fait de la défaillance de ses bergers (cf. Jr 23, 1-4 ; Ez 34 ; Za 11, 15-17 ; 13, 7)

Voyant les foules, Jésus fut *saisi de compassion* envers elles parce qu'elles étaient désesparées et abattues comme des brebis sans berger. Il dit alors à ses disciples : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson ». (Mt 9, 36-38)

À la suite de cela Jésus appelle les douze disciples et les envoie en mission en leur donnant « *le pouvoir d'expulser les esprits impurs et de guérir toute maladie et toute infirmité* ». (Mt 10, 1)

Il est remarquable que le sentiment de compassion de Jésus devant les foules « *désesparées et abattues comme des brebis sans berger* » l'amène d'abord à inviter ses disciples à prier « *le maître de moisson d'envoyer des ouvriers pour la moisson* » et ensuite à choisir les douze apôtres et à les envoyer, en les associant à la mission qu'il a reçue lui-même de son Père en faveur des hommes. Voyons-nous habituellement nos pasteurs, les évêques et les prêtres, comme le fruit de la compassion de Jésus pour les foules humaines ?

Mais, bien-sûr, c'est Jésus qui est avant tout le berger miséricordieux, rempli de compassion pour les foules et pour chacune de ses brebis, à commencer pour celle qui s'est perdue.

« Si l'un de vous a cent brebis et qu'il en perd une, n'abandonne-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Quand il l'a retrouvée, il la prend sur ses épaules, tout joyeux, et, de retour chez lui, il rassemble ses amis et ses voisins pour leur dire : "Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvée ma brebis, celle qui était perdue !" Je vous le dis : c'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion ! » (Lc 15, 3-10)

« *Péché* », « *pécheur* », ce sont des mots qu'on n'aime plus trop entendre aujourd'hui. Jésus les emploie volontiers, comme ici dans la finale de la parabole de la brebis perdue. Cependant dans cette conclusion, le mot-clé est plutôt celui de « *conversion* », but et joie de la miséricorde divine comme il le révélait déjà dans l'Ancien Testament :

« Prendrais-je plaisir à la mort du méchant – oracle du Seigneur Dieu – et non pas plutôt à ce qu’il se détourne de sa conduite et qu’il vive ?... Je ne prends plaisir à la mort de personne – oracle du Seigneur – convertissez-vous et vous vivrez ! » (Ez 18, 23. 32)

La sollicitude miséricordieuse de Jésus pour les pécheurs suscite la réprobation des pharisiens lorsqu’il appelle le publicain Lévi et va manger à sa table. Aussi, pour justifier son attitude, Jésus se compare-t-il à un médecin soignant des malades pour obtenir leur guérison :

Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin du médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler des justes mais des pécheurs, pour qu’ils se convertissent. (Lc 5, 31-32)

La miséricorde de Jésus est orientée vers la conversion et la guérison des hommes pour qu’ils soient sauvés et qu’ils vivent en plénitude :

Je suis venu pour que les brebis aient la vie, la vie en abondance. (Jn 10, 10)

Les guérisons physiques accomplies par Jésus ont certes une valeur en elles-mêmes, fruits de sa compassion pour ceux qui souffrent de maladies ou d’handicaps, mais elles sont surtout le signe d’une guérison plus profonde que Jésus est venu nous apporter, la guérison du péché par la conversion. Ainsi, dans l’épisode du paralytique descendu du toit par ses amis, avant de le guérir physiquement, Jésus lui dit : « *Confiance mon enfant, tes péchés sont pardonnés* ». (Mt 9, 2).

Dès le début de sa prédication, Jésus avait donné le sens de sa mission de miséricorde en résumant ainsi tout le message de l’Evangile qu’il est venu apporter aux hommes :

Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche.
Convertissez-vous et croyez à l’évangile. (Mc 1, 15)

L’initiative vient de Dieu : par son Royaume présent en la personne de son Fils, il se rend proche des hommes et les appelle dans un même mouvement à croire à cette Bonne Nouvelle (l’Evangile) et à se convertir personnellement.

Oui, le temps est venu où le règne de la miséricorde de Dieu s’approche de nous ! Le temps est venu de nous convertir et d’accueillir l’Evangile de la miséricorde en la personne de Jésus, le Fils de Dieu qui vient nous sauver !

La Pâque du Christ, révélation et accomplissement de la Miséricorde divine

Médecin et berger, Jésus va sauver les pécheurs que nous sommes au prix de sa propre vie. Chaque fois que je relis la parabole de la brebis perdue, je suis impressionné par l’expression « *aller chercher celle qui est perdue jusqu’à ce qu’il la retrouve* ».

On découvre ainsi la profondeur incommensurable de la miséricorde du Christ. Il fait preuve de ténacité et de persévérance pour retrouver la brebis perdue. Cela mènera Jésus *jusqu’à* la croix, *jusqu’à* se laisser engloutir au plus profond des ténèbres du péché et de la mort pour aller y chercher l’humanité perdue et lui ouvrir un passage vers le salut et la vie éternelle :

Il s’est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes ; reconnu homme à son aspect, il s’est abaissé, devenant obéissant jusqu’à la mort, et la mort de la croix. (Ph 2, 7-8)

Dans sa miséricorde pour nous, lui le bon pasteur, donne sa propre vie : « *Je donne ma vie pour mes brebis* » (Jn 10, 15). Par son sang versé, il nous rachète de l’esclavage du péché et nous réconcilie avec Dieu, comme il le révèle lors de son dernier repas :

« Buvez en tous, car ceci est mon sang, le sang de l’Alliance versé pour la multitude en rémission des péchés » (Mt 26, 28).

Et la mort de Jésus pour nos péchés débouche sur la victoire de la résurrection selon le dessein de Dieu exprimé dans les Ecritures :

Le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Ecritures et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Ecritures... (1 Co 15, 3-4).

La lettre aux Hébreux, dans une méditation théologique sur le Christ grand-prêtre, donnera une synthèse du mystère de la miséricorde de Jésus pour ses frères les hommes à travers son incarnation, sa mort et sa résurrection :

Puisque les enfants des hommes ont en commun le sang et la chair, Jésus a partagé, lui aussi, pareille condition : ainsi, par sa mort, il a pu réduire à l’impuissance celui qui possédait le pouvoir de la mort, c’est-à-dire le diable, et il a rendu libres tous ceux qui, par crainte de la mort, passaient toute leur vie dans une situation d’esclaves. Car ceux qu’il prend en charge, ce ne sont pas les anges, c’est la descendance d’Abraham. Il lui fallait donc se rendre en tout semblable à ses frères, pour devenir un *grand prêtre miséricordieux* et digne de foi pour les relations avec Dieu, afin d’enlever les péchés du peuple. Et parce qu’il a souffert jusqu’au bout l’épreuve (de sa passion), il est capable de porter secours à ceux qui subissent une épreuve. (Hb 2, 14-18)

Résumons : Jésus a souvent exprimé sa compassion pour les hommes blessés dans leur corps par la maladie et le handicap et il a agi pour les guérir. Mais il est venu essentiellement pour les pécheurs et il est allé à leur rencontre pour les guérir en les appelant à la conversion. Cela l’a amené à livrer sa vie sur la croix pour aller chercher les hommes perdus jusqu’au plus profond des ténèbres du péché et de la mort. Par sa résurrection, il leur a ouvert le chemin qui mène au salut.

Lui, le berger, il est devenu l’agneau pascal immolé pour nous racheter ; lui, le médecin, il a pris sur lui nos péchés pour nous en guérir ; lui, le grand-prêtre, il est devenu la victime offerte pour nous réconcilier avec Dieu. Voilà *jusqu’où* va la miséricorde de Jésus pour les pécheurs que nous sommes !

CHAPITRE DEUX

Le Père plein de tendresse qui nous appelle à nous réconcilier avec lui et entre nous

Jésus, le visage de la miséricorde du Père

Nous avons vu jusqu'où allait la compassion de Jésus pour ses frères humains. Cependant, nous aurions une fausse image de Jésus et de sa mission si nous ne mettions pas au centre sa relation avec Dieu son Père. L'évangile de Jean a particulièrement approfondi cette vérité. Une seule citation suffira :

« Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi. Puisque vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu. » Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père ; cela nous suffit. » Jésus lui répond : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : "Montre-nous le Père" ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; le Père qui demeure en moi fait ses propres œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi ; si vous ne me croyez pas, croyez du moins à cause des œuvres elles-mêmes... Il faut que le monde sache que j'aime le Père, et que je fais comme le Père me l'a commandé. (Jn 14, 6-11. 31)

On ne peut donc parler de la miséricorde du Christ sans la référer immédiatement à la miséricorde de Dieu le Père. C'est ce que fait le pape François dès les premiers mots de sa lettre d'introduction au Jubilé de la Miséricorde :

Jésus-Christ est le visage de la miséricorde du Père. Le mystère de la foi chrétienne est là tout entier. [...] Qui le voit a vu le Père (cf. Jn 14, 9). A travers sa parole, ses gestes, et toute sa personne, Jésus de Nazareth révèle la miséricorde de Dieu.

La parabole des ouvriers de la onzième heure : Dieu n'est pas un patron !

Tout une partie de l'enseignement de Jésus, devant la conception étroitement légaliste de la religion par les pharisiens, vise à dépasser l'image de Dieu compris uniquement comme « Maître ». C'est le but en particulier de la parabole des « *ouvriers de la onzième heure* », si déroutante précisément pour ceux qui voient Dieu comme un patron, ce qui fausse non seulement le regard qu'ils portent sur Dieu, mais aussi le regard qu'ils portent sur les autres.

Reprenons la dernière partie de cette parabole où le maître du domaine donne aux derniers venus le même salaire que celui qu'il avait promis à ceux qui avaient été embauchés dès le matin :

Quand vint le tour des premiers, ils pensaient recevoir davantage, mais ils reçurent, eux aussi, chacun une pièce d'un denier. En la recevant, ils récriminaient contre le maître du domaine : « Ceux-là, les derniers venus, n'ont fait qu'une heure, et tu les traites à l'égal de nous, qui avons enduré le poids du jour et la chaleur ! » Mais le maître répondit à l'un d'entre eux : « Mon ami, je ne suis pas

injuste envers toi. N'as-tu pas été d'accord avec moi pour un denier ? Prends ce qui te revient, et va-t'en. Je veux donner au dernier venu autant qu'à toi : n'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mes biens ? Ou alors ton regard est-il mauvais parce que moi, je suis bon ? » (Mt 20, 10-15)

La morale de cette parabole, c'est précisément que Dieu ne « fonctionne » pas comme un patron ! Ça ne « marche » pas quand on veut lui appliquer la logique de la justice économique du salaire proportionnel au travail effectué. Quel mauvais patron serait alors Dieu : un patron incompétent qui mettrait son entreprise en danger et un patron injuste qui favoriserait ceux qui ont le moins travaillé par rapport à ceux qui ont travaillé à plein temps !

La bonté gracieuse et pleine de miséricorde de Dieu pour les malheureux n'est donc pas compatible avec la conception d'un « Dieu-patron ». En s'enfermant dans cette conception on ne peut qu'avoir « l'œil mauvais » de celui qui se considère comme un « salarié » de Dieu et qui, se croyant juste, veut enfermer Dieu dans une logique de comptable, œil mauvais à la fois contre Dieu et contre les autres. On tombe alors dans les ténèbres du ressentiment : « C'est pas juste ! ». Rappelons-nous l'avertissement de Jésus :

La lampe du corps, c'est l'œil. Donc, si ton œil est limpide, ton corps tout entier sera dans la lumière ; mais si ton œil est mauvais, ton corps tout entier sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, comme elles seront grandes, les ténèbres ! (Mt 6, 22-23)

La parabole du « Père prodigue » ou du « Père méconnu »

Mais si Dieu ne peut être réduit à l'image d'un maître et d'un patron, alors qui est-il selon Jésus ? Une autre parabole, très célèbre, va nous le dire : la parabole du « fils prodigue ». Parabole bien mal nommée : en effet, même si l'histoire parle longuement des mésaventures du fils cadet, sa pointe finale concerne le fils aîné et Jésus l'a racontée pour ceux dont l'attitude critique ressemble à la sienne : « *Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : "Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et il mange avec eux !"* » (Lc 15, 1-2). Surtout, le titre traditionnel n'est pas centré sur celui qui est le personnage principal de cette parabole : le père.

Alors comment la nommer ? Un titre plus juste serait la parabole du « Père prodigue », du Père prodigue en miséricorde, celui dont l'amour paternel est sans mesure... Un autre titre éclairant serait la parabole du « Père méconnu » comme nous allons le voir en relisant cette parabole inépuisable :

Jésus dit encore : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part de fortune qui me revient." Et le père leur partagea ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait, et partit pour un pays lointain où il dilapida sa fortune en menant une vie de désordre. Il avait tout dépensé, quand une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla s'engager auprès d'un habitant de ce pays, qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. Alors il rentra en lui-même et se dit : "Combien d'ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j'ai

péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes ouvriers."

Il se leva et s'en alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : "Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils." Mais le père dit à ses serviteurs : "Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller, mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds, allez chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé." Et ils commencèrent à festoyer.

Or le fils aîné était aux champs. Quand il revint et fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des serviteurs, il s'informa de ce qui se passait. Celui-ci répondit : "Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé ton frère en bonne santé." Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père sortit le supplier. Mais il répliqua à son père : "Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est revenu après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras !" Le père répondit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !" »

Pour le fils cadet, son père n'est qu'une « vache-à-lait » : « *Père, donne-moi la part de fortune qui me revient.* ». La seule chose qui l'intéresse chez son père, c'est l'argent et, dans sa grossière inconscience, il est prêt à le tuer symboliquement : on touche l'héritage d'une personne lorsqu'elle est morte. Aussitôt qu'il l'a reçu, il part le plus loin possible de son père. L'ennui, dans cette logique où on se coupe de la source, c'est que le « liquide » a vite fait de se tarir et on se retrouve à sec. Ecoutez bien le discours intérieur du fils prodigue : « *Alors il rentra en lui-même et se dit : "Combien d'ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim !"* ». La seule chose qui le préoccupe vraiment, c'est de pouvoir manger et il envie les ouvriers si bien nourris par son père.

Finalement, a-t-il beaucoup bougé depuis son point de départ ? Non ! C'est toujours ce qu'il peut obtenir de son père qui l'intéresse. Il se rappelle cependant la bonté fondamentale de son père et, malgré son indignité de fils dénaturé, cela lui donne l'espoir d'être accepté comme ouvrier pour pouvoir manger à sa faim : « *Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes ouvriers.* ». Sa contrition reste bien imparfaite, mais elle l'ouvre à un retour possible vers son père : « *Il se leva et s'en alla vers son père...* ».

Quelle sera la réaction du père ? « *Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de compassion* », c'est-à-dire mot-à-mot comme on l'a vu : « *il fut pris aux entrailles* »... Notez aussi que le père l'aperçoit « *comme il était encore loin* ». Ainsi est-il suggéré qu'il n'avait jamais cessé d'attendre son fils et qu'il guettait son retour.

Pas de parole de la part du père : il arrive un moment où la parole n'est plus possible ni souhaitable : elle ne ferait que compliquer les choses. Seuls des gestes fous de tendresse peuvent ouvrir un chemin de pardon et de réconciliation : « *il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers* ».

Le fils essaie bien de débiter le petit discours qu'il avait soigneusement préparé, mais son père ne lui en laisse pas le temps. Il donne des ordres à ses serviteurs pour le rétablir dans sa dignité et pour préparer une « méga-fête » en son honneur : « *car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.* ». Quel père prodigue en tendresse pour son vaurien de fils !

Mais la parabole ne s'arrête pas là et sa pointe est à venir, car il y a encore le fils aîné. En fait, c'est pour lui qu'est dite la parabole, ou plus exactement, comme on l'a déjà dit, pour ceux qu'il représente : *Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : "Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et il mange avec eux !"* ».

Dans sa colère, le fils aîné refuse d'entrer, comme si il y avait un fils en trop, comme s'il n'y avait pas de place pour deux fils. Mais, là aussi, voyez le mouvement du père qui « *sortit pour le supplier* », attitude d'humilité inimaginable dans une culture où la dignité attachée au père lui interdit tout ce qui pourrait passer pour faiblesse ou abaissement devant ceux qui dépendent de lui.

Les reproches du fils aîné à son père ressemblent étrangement à ceux que les ouvriers de la première heure adressaient au maître :

« Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est revenu après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras ! »

Contrairement à son frère cadet, jamais on ne l'entend appeler son père « *Père !* » Et cela lui écorcherait la bouche aussi de dire « *mon frère.* » Il préfère dire « *ton fils que voilà !* ». Tout montre qu'il ne se considère pas comme un fils, mais comme un salarié : « *Voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres.* » Du coup, dans cette logique comptable, ce qui devient absolument insupportable, c'est un veau gras en balance avec un chevreau ! Et pour lui – du reste comme pour son frère cadet au début de l'histoire – il est impossible d'imaginer de vivre une fête avec son père ; encore moins avec son frère contre lequel il n'a pas de mots assez durs. On voit comment, par sa position fermée, il s'exclut à la fois de la relation filiale et de la relation fraternelle. Quand on considère Dieu comme un maître et un patron, alors les autres ne sont plus des frères mais des concurrents que l'on juge, que l'on méprise ou que l'on jalouse.

Dans la réponse du père, chaque mot est un trésor de tendresse et de vérité pour essayer d'éclairer le regard de son fils aîné : « *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi* ». Extraordinaire déclaration du père, à nous adressée aujourd'hui : saurons-nous en accueillir toute l'infinie portée ? Pour le père, il ne s'agit pas de savoir qui est méritant ou non pour donner un juste salaire, mais de tout nous partager dans une totale communion de vie et d'amour.

Accueillir cet amour sans réserve du père nous ouvre à la joie fraternelle, loin de tout règlement de compte : « *Il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !* ». Le fils aîné saura-t-il passer de sa posture de serviteur salarié à son identité véritable de fils et de frère ? La parabole ne répond pas : c'est à chacun de nous qu'appartient la réponse.

La rencontre avec le Père miséricordieux pour apprendre à vivre en frères

A la lecture, aussi bien du Nouveau que de l'Ancien Testament, on s'aperçoit que le regard qu'on porte sur Dieu et celui qu'on porte sur les autres sont étroitement liés. Si notre regard sur Dieu est perverti, alors notre relation avec les autres devient difficile : une relation problématique avec les autres (mépris, jalousie, indifférence) est souvent symptomatique d'une relation faussée avec Dieu perçu comme jaloux du bonheur de l'homme.

C'est du reste la racine du « péché originel » selon le récit des origines : le soupçon, symbolisé par le serpent, introduit dans l'esprit de l'homme l'idée que Dieu chercherait à lui faire peur pour l'empêcher d'accéder au pouvoir divin de décider du bien et du mal : « *Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal* ». (Gn 3, 4). Le résultat est qu'il découvre la honte de sa « nudité », qu'il fuit devant Dieu par peur de lui et que la relation entre l'homme et la femme devient problématique (cf. Gn 3, 7-19). Et, à la génération suivante, avec l'histoire de Caïn et Abel, on en arrive au fratricide par jalousie (Gn 4, 3-15). La méfiance et le soupçon contre Dieu aboutit au meurtre du frère à la génération suivante.

Or Jésus, dans la parabole du « Père prodigue », indique le chemin de retour vers la réconciliation des hommes avec Dieu et des hommes entre eux, grâce à la découverte de la miséricorde du Père.

Il faudrait parcourir tout le Nouveau Testament pour mieux comprendre combien la révélation par Jésus de Dieu comme Père et la valorisation de l'attitude de miséricorde sont inséparables. Contentons-nous de rappeler qu'en nous apprenant à nous adresser à Dieu en disant « *Notre Père...* », Jésus nous invite à pratiquer le pardon fraternel (cf. Mt 6, 7-15) ; et aussi qu'il nous donne ce commandement : « *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux !* » (Lc 6, 36).

Résumons : dans son message évangélique, Jésus lie intimement la révélation de Dieu comme « Père » et la priorité donnée à la miséricorde : le Père « plein de tendresse » (cf. 2 Co 1, 3) nous réconcilie avec lui et nous appelle à nous réconcilier de bon cœur avec nos frères.

Comme le dit le *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, au numéro 1439 :

Seul le cœur du Christ, qui connaît les profondeurs de l'amour du Père, a pu nous révéler l'abîme de sa miséricorde d'une façon si pleine de simplicité et de beauté.

CHAPITRE TROIS

L'Esprit qui nous libère du péché et qui nous sanctifie

L'Esprit reçu par les apôtres pour annoncer le pardon de Dieu et remettre les péchés

Pour accomplir la mission d'annoncer et de communiquer la miséricorde divine aux pauvres, Jésus a été consacré dans la puissance de l'Esprit de Dieu :

Jésus vint à Nazareth où il avait été élevé. Selon son habitude, il entra dans la synagogue le jour du sabbat et il se leva pour faire la lecture. On lui remit le livre du prophète Isaïe. Il ouvrit le livre et trouva le passage où il est écrit : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs leur libération et aux aveugles qu'ils retrouveront la vue, remettre en liberté les opprimés, annoncer une année favorable accordée par le Seigneur* ». Jésus referma le livre, le rendit au serviteur et s'assit. Tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui. Alors il se mit à leur dire : « Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre ». (Lc 4, 16-21)

Par sa Pâque – sa mort et sa résurrection – Jésus est allé jusqu'au bout de sa mission de Miséricorde. Il peut alors envoyer, au jour de la Pentecôte, la force de l'Esprit Saint sur les Apôtres pour qu'ils continuent jusqu'aux extrémités du monde sa mission de miséricorde en appelant tous les hommes à la conversion :

« Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité : nous tous nous en sommes témoins. Elevé par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint qui était promis et il l'a répandu sur nous, ainsi que vous le voyez et l'entendez... »

Les auditeurs furent touchés au cœur ; ils dirent à Pierre et aux autres Apôtres : « Frères, que devons-nous faire ? »

Pierre leur répondit : « Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ pour le pardon de ses péchés ; vous recevrez alors le don du Saint-Esprit ». (Ac 2, 32-33 ; 37-39)

D'après le quatrième évangile, Jésus leur communique l'Esprit Saint non seulement pour qu'ils annoncent le pardon des péchés, mais aussi pour qu'ils aient le pouvoir de remettre les péchés en son nom :

Recevez l'Esprit Saint. A qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus. (Jn 20, 22-23)

Et saint Paul, dans un passage d'une grande densité, parle du « ministère de la réconciliation » associant les Apôtres à l'œuvre de Dieu qui, par le sacrifice du Christ, réconcilie les hommes avec lui et crée un monde fondamentalement renouvelé :

Si donc quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né. Tout cela vient de Dieu : il nous a réconciliés avec lui par le Christ et il nous a donné le ministère de la réconciliation. Car c'est bien Dieu qui, dans le Christ, réconciliait le monde avec lui : il n'a pas tenu compte des fautes, et il a déposé en nous la parole de la réconciliation. Nous sommes donc les ambassadeurs du Christ, et par nous c'est Dieu lui-même qui lance un appel : nous le demandons au nom du Christ, laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché, afin qu'en lui nous devenions justes de la justice même de Dieu. (2 Co 5, 17-21)

Ainsi l'Esprit Saint qui était sur Jésus a-t-il été transmis à l'Eglise pour que des ministres de la réconciliation continuent au nom du Christ sa mission de miséricorde centrée sur le pardon des péchés et le renouvellement des cœurs.

L'Esprit en nous pour nous justifier et nous faire naître à la vie d'enfants de Dieu

Mais, au-delà de l'Esprit qui consacre certains pour être serviteurs de la réconciliation en Christ, le Père, dans sa bonté miséricordieuse, veut donner l'Esprit Saint à tous ses enfants qui le lui demandent, car que peut-il donner de meilleur que l'Esprit Saint, son propre Esprit de sainteté ?

Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ! (Lc 11, 13)

Ce don de l'Esprit Saint, Dieu, dans sa gracieuse miséricorde, nous le transmet essentiellement par le baptême :

Lorsque Dieu, notre Sauveur, a manifesté sa bonté et son amour pour les hommes, il nous a sauvés, non pas à cause de la justice de nos propres actes, mais par sa miséricorde. Par le bain du baptême, il nous a fait renaître et nous a renouvelés dans l'Esprit Saint. Cet Esprit, Dieu l'a répandu sur nous en abondance, par Jésus Christ notre Sauveur, afin que, rendus justes par sa grâce, nous devenions en espérance héritiers de la vie éternelle. (Tt 3, 4-7)

Le baptême nous fait naître à une vie nouvelle qui demande à grandir et à s'épanouir, la vie d'enfant de Dieu. L'Esprit Saint, en nous donnant de pouvoir appeler en vérité Dieu : « Abba » comme le faisait Jésus, nous introduit dans son expérience filiale qui nous libère de toute peur d'esclave et nous ouvre à l'espérance d'hériter avec lui de la plénitude de la vie divine, la vie éternelle.

Tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. Vous n'avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils ; et c'est en lui que nous crions « Abba ! Père ! ». C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Puisque nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers : héritiers de Dieu, héritiers avec le Christ, si du moins nous souffrons avec lui pour être avec lui dans la gloire. (Rm 8, 14-17)

Ainsi est-ce le même Esprit qui consacre certains comme ministres de la miséricorde et de la réconciliation et qui dispose le cœur de chacun d'entre nous à accueillir la Miséricorde du Seigneur pour que nous soyons réconciliés, justifiés, renouvelés, sanctifiés comme enfants de Dieu en Jésus, le Fils de Dieu, et pour que nous pratiquions la miséricorde à l'égard de tous nos frères les hommes.

Au terme de ces trois premiers chapitres, nous avons découvert que la miséricorde est l'œuvre des trois personnes de la Trinité sainte : **le Fils** qui révèle le visage miséricordieux du Père et qui, par sa passion, sa mort et sa résurrection, accomplit jusqu'au bout la mission de miséricorde confiée par son Père, à savoir retrouver et ramener vers son Père l'humanité qui s'est perdue dans les ténèbres du péché et de la mort ; **le Père** qui se révèle comme Père, précisément en se montrant plein de miséricorde pour les pécheurs que nous sommes ; **l'Esprit Saint** qui consacre certains hommes comme serviteurs du pardon et de la réconciliation et qui vient habiter en chaque baptisé pour le recréer au plus profond de son être et le faire entrer dans l'expérience filiale de Jésus, le Fils de Dieu, en vue de la vie éternelle.

CHAPITRE QUATRE

La miséricorde divine et le sacrement de réconciliation

La miséricorde du Seigneur et le long travail de conversion

La miséricorde divine est riche en dimensions diverses pour rejoindre et reconforter l'humanité perdue et blessée, mais, dans sa finalité ultime, elle vise à la guérir du péché par le pardon et à l'introduire dans une communion de sainteté avec Dieu. Le curé d'Ars, saint Jean-Marie Vianney, disait dans son langage imagé :

C'est Dieu lui-même qui court après l'homme et le fait revenir à lui. Son plus grand plaisir est de pardonner.

L'effacement du péché et la régénération de l'homme sont donnés fondamentalement par le sacrement du baptême en lien avec une démarche de foi et de conversion, comme le proclamait saint Pierre le jour de la Pentecôte :

Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour le pardon de ses péchés.

Mais la conversion est l'œuvre de toute une vie pour marcher vers la sainteté. Elle passe par un combat spirituel où il nous arrive parfois de résister à l'Esprit Saint qui habite en nous et de tomber dans la tentation.

La *conversion* au Christ, la nouvelle naissance du Baptême, le don de l'Esprit Saint, le Corps et le Sang du Christ reçus en nourriture, nous ont rendu " saints et immaculés devant lui " (Ep 1, 4), comme l'Église elle-même, épouse du Christ, est " sainte et immaculée devant lui " (Ep 5, 27). Cependant, la vie nouvelle reçue dans l'initiation chrétienne n'a pas supprimé la fragilité et la faiblesse de la nature humaine, ni l'inclination au péché que la tradition appelle la *concupiscence*, qui demeure dans les baptisés pour qu'ils fassent leurs preuves dans le combat de la vie chrétienne aidés par la grâce du Christ. Ce combat est celui de la *conversion* en vue de la sainteté et de la vie éternelle à laquelle le Seigneur ne cesse de nous appeler. (*Catéchisme de l'Église Catholique* n°1426)

En ce domaine, saint Jean nous invite à la lucidité :

Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous égarons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. Si nous reconnaissons nos péchés, lui qui est fidèle et juste, va jusqu'à pardonner nos péchés et nous purifier de toute injustice (1Jn 1,8-9)

Seulement voulons-nous vraiment entrer dans une démarche de conversion ? Le bienheureux John Henry Newman, dans un de ses sermons, faisait cette analyse réaliste de notre cœur double et faible :

Nous sommes par nature ce que nous sommes ; bien pécheurs et corrompus, nous le savons. Cependant, nous aimons être ce que nous sommes et, pour bien des raisons, il nous est très désagréable de changer. Nous ne pouvons pas nous changer nous-mêmes ; cela nous le savons bien, ou, du moins, un minimum d'expérience nous l'apprendra. Dieu seul peut nous changer (...) Que nous manque-t-il alors, à nous autres qui faisons profession de religion ? Je le répète, c'est ceci : une volonté d'*être* changé, une volonté de permettre (...) à Dieu tout-puissant de nous changer. Nous n'aimons pas lâcher prise sur nous-mêmes et, partiellement ou totalement, bien que tout nous soit offert gratuitement, nous nous accrochons à notre vieux « moi ».

Hélas, je ne me reconnais que trop dans la description de ce réflexe qui sans cesse me renchaîne à mon vieux « moi » ! Mais je sais d'expérience que seul le sacrement du pardon peut progressivement desserrer mes liens et me faire avancer pas à pas, avec des rechutes, sur le chemin d'une conversion jamais achevée.

Oui, l'œuvre de miséricorde du Seigneur est une œuvre de longue haleine pour transformer les pécheurs que nous sommes en saints.

La pédagogie divine dans le livre d'Osée

D'une certaine façon, le Seigneur agit envers chacun de nous comme il a agi avec son peuple tout au long de l'histoire du salut : avec miséricorde, patience et persévérance, malgré notre « nuque raide » et notre « cœur endurci », procédant par étapes, mais nous encourageant à aller toujours plus loin. Son amour de miséricorde est en même temps un amour fidèle qui ne renonce jamais à nous faire entrer dans sa sainteté malgré nos révoltes, nos mensonges et nos lâchetés.

Il est impossible de parcourir toute la Bible pour découvrir cette « pédagogie divine ». Contentons-nous de feuilleter le livre du prophète Osée pour mieux la comprendre. Le thème fondamental du livre est celui du Seigneur, marié à son peuple comme à une épouse infidèle qui se prostitue avec les idoles. C'est pourquoi, dans un premier mouvement de colère, il veut divorcer d'avec elle et l'abandonner à sa turpitude ; mais en fin de compte, voici ce qu'il déclare :

Et moi, elle m'oubliait ! – oracle du Seigneur. C'est pourquoi, mon épouse infidèle, je vais la séduire, je vais l'entraîner jusqu'au désert, et je lui parlerai cœur à cœur. (...) Je ferai de toi mon épouse pour toujours, je ferai de toi mon épouse dans la justice et le droit, dans la fidélité et la tendresse ; je ferai de toi mon épouse dans la loyauté, et tu connaîtras le Seigneur. (Os 2, 15-16.21-22)

Mais ce retour dans l'amour et la fidélité est un long chemin qui passe par un temps d'épreuve où Dieu semble s'éloigner :

Je m'en irai, je retournerai en ma demeure, jusqu'à ce qu'ils s'avouent coupables et recherchent ma face, et que dans leur détresse ils me cherchent. (Os 5, 15)

Le peuple, dans une belle confession, semble alors vouloir retourner sincèrement vers le Seigneur, confiant en sa miséricorde :

Venez, retournons vers le Seigneur ! Il a blessé, mais il nous guérira ; il a frappé, mais il nous soignera. Après deux jours, il nous rendra la vie ; il nous relèvera le troisième jour : alors, nous vivrons devant sa face. Efforçons-nous de connaître le Seigneur : son lever est aussi sûr que l'aurore ; il nous viendra comme la pluie, l'ondée qui arrose la terre. (Os 6, 1-3)

Mais le Seigneur connaît la superficialité de son repentir, aussi éphémère que la rosée du matin. C'est pourquoi il déclare :

Que ferai-je de toi, Éphraïm ? Que ferai-je de toi, Juda ? Votre fidélité, une brume du matin, une rosée d'aurore qui s'en va. Voilà pourquoi j'ai frappé par mes prophètes, donné la mort par les paroles de ma bouche : mon jugement jaillit comme la lumière. Je veux la fidélité, non le sacrifice, la connaissance de Dieu plus que les holocaustes. (Os 6, 4-6)

Le jugement du Seigneur est – ô combien ! – justifié s’il on considère l’histoire du peuple d’Israël, et aussi l’histoire de chacun d’entre nous ! Alors, le Seigneur va-t-il en rester là ? Non, et voici le passage le plus important, le plus poignant du livre d’Osée et qui annonce mystérieusement la Passion du Christ, le Verbe de Dieu, comme expression suprême de la miséricorde de Dieu :

Oui, j’ai aimé Israël dès son enfance, et, pour le faire sortir d’Égypte, j’ai appelé mon fils. C’est moi qui lui apprenais à marcher, en le soutenant de mes bras, et il n’a pas compris que je venais à son secours. Je le guidais avec humanité, par des liens d’amour ; je le traitais comme un nourrisson qu’on soulève tout contre sa joue ; je me penchais vers lui pour le faire manger. Mais ils ont refusé de revenir à moi : vais-je les livrer au châtement ? (...) Non ! Mon cœur se retourne contre moi ; en même temps, mes entrailles frémissent. Je n’agirai pas selon l’ardeur de ma colère, je ne détruirai plus Israël, car moi, je suis Dieu, et non pas homme : au milieu de vous, je suis le Dieu saint, et je ne viens pas pour exterminer. (Os 11, 1.3-4.8-9)

Le Seigneur commence par rappeler avec quelle tendresse maternelle il a pris soin de son fils Israël et combien il est déçu de l’attitude ingrate et rebelle de ce dernier. Mais, la colère légitime qu’il éprouve contre Israël, il la retourne en quelque sorte contre lui-même pour épargner son peuple, car, s’écrie-t-il : « *Je suis Dieu et non pas homme : au milieu de vous je suis le Dieu saint et je ne viens pas pour exterminer !* ».

Aussi le livre d’Osée peut se conclure sur cette déclaration de la miséricorde de Dieu :

Reviens, Israël, au Seigneur ton Dieu ; car tu t’es effondré par suite de tes fautes. (...) Je les guérirai de leur infidélité, je les aimerai d’un amour gratuit, car ma colère s’est détournée d’Israël. (...) Éphraïm ! Peux-tu me confondre avec les idoles ? C’est moi qui te réponds et qui te regarde. Je suis comme le cyprès toujours vert, c’est moi qui te donne ton fruit. (Os 14, 2.5.9)

Le sacrement de réconciliation : conversion et pardon

Du fait de la faiblesse humaine engluée dans les forces du mal même après le baptême, le sacrement du pardon apparaît comme le signe et le moyen que Dieu nous donne, dans sa miséricorde, pour nous relever quand nous tombons sur le chemin de notre progressive libération du péché et de notre sanctification. Comme le saint curé d’Ars, sachons nous émerveiller de la beauté de ce sacrement :

Mes enfants, on ne peut pas comprendre la bonté que Dieu a eue pour nous d’instituer ce grand sacrement de pénitence. C’est beau de penser que nous avons un sacrement qui guérit les plaies de notre âme.

Le *Catéchisme de l’Eglise Catholique* explicite ce qu’il appelle la « structure fondamentale » du sacrement du pardon avec la complémentarité entre ce qui vient du pénitent et ce qui vient de l’Eglise, les deux dimensions étant les fruits de la même grâce miséricordieuse du Seigneur :

A travers les changements que la discipline et la célébration de ce sacrement ont connus au cours des siècles, on discerne la même *structure fondamentale*. Elle comporte deux éléments également essentiels ; d’une part, **les actes de l’homme** qui se convertit sous l’action de l’Esprit Saint : à savoir la contrition, l’aveu et la satisfaction ; d’autre part, **l’action de Dieu** par l’intervention de

l'Église. L'Église qui, par l'évêque et ses prêtres, donne au nom de Jésus-Christ le pardon des péchés et fixe la modalité de la satisfaction, prie aussi pour le pécheur et fait pénitence avec lui. Ainsi le pécheur est guéri et rétabli dans la communion ecclésiale. (n°1448)

Cette « structure fondamentale », regardons-la de plus près. Aujourd'hui on insiste – et on a raison – sur le pardon gracieux offert par Dieu au pénitent à travers l'absolution sacramentelle. Mais on oublie trop souvent que ce pardon de Dieu ne peut accomplir son œuvre de salut et de régénération en nous que si, sous la conduite de l'Esprit Saint, nous entrons dans une véritable démarche de conversion.

Pour approfondir ce point, je voudrais m'appuyer sur le mémoire écrit par Monseigneur Francis Bestion en vue de l'obtention de la licence canonique en théologie, intitulé *Le Sacrement de Pénitence et de Réconciliation dans le diocèse de Mende*, avec comme sous-titre *Éléments de discernement théologico-pastoral en vue d'une pratique renouvelée*. C'est donc un travail qui a été rédigé pour aider à mieux vivre aujourd'hui dans notre diocèse la grâce du sacrement du pardon : autant en profiter ! Voici ce qu'il dit à propos de la conversion :

La conversion qui comporte nécessairement des actes humains (comme dans le sacrement ceux de la contrition, de l'aveu et de la satisfaction) n'est cependant pas qu'une œuvre humaine, mais elle relève aussi de la grâce divine. Peut-on accueillir la grâce du pardon divin sans accueillir en même temps la grâce de la conversion ? Les actes humains de la pénitence ne sont en fait que la manifestation intérieure et extérieure de l'œuvre de la grâce de conversion accueillie par le pécheur qui revient vers Dieu. (p. 134)

Dans le sacrement du pardon, la conversion comporte donc trois types d'actes humains intimement liés les uns aux autres. Tout d'abord **la contrition** est le moteur intérieur de toute conversion : regretter ses péchés par amour de Dieu « infiniment aimable » comme le dit l'acte de contrition dans sa forme traditionnelle. C'est là ce qu'on appelle la contrition parfaite ; mais la contrition imparfaite – la peur de l'enfer ou le désir de recevoir de bonnes choses comme le fils prodigue qui revient pour manger à sa faim – suffit dans la mesure où elle nous met en route pour aller à la rencontre de l'amour miséricordieux du Père.

L'aveu, ensuite : en reconnaissant nos fautes nous entrons dans une démarche de vérité et de libération intérieures. Mais, plus profondément pour le chrétien, l'aveu, ou confession des péchés, exprime l'attitude de celui qui vient, avec humilité et confiance, demander le pardon de Dieu.

Enfin **la satisfaction** amène à réparer, dans la mesure du possible, nos torts envers Dieu et envers les autres. Mais cela va plus loin : dans la ligne évangélique de la conversion vue comme la guérison d'une maladie mortelle, la satisfaction – la fameuse « pénitence » – peut être comparée aux exercices de rééducation pratiqués au cours d'une convalescence afin de récupérer toute notre bonne santé et toutes nos forces de vie.

Bref, le sacrement du pardon est au service de la vérité et de l'approfondissement de notre conversion tout au long de notre vie de baptisé comme le souligne Monseigneur Francis Bestion dans la conclusion de son mémoire :

Le sacrement de pénitence et de réconciliation s'inscrit dans la dynamique de conversion qui, à la suite du baptême, est vraiment une constituante primordiale de l'existence chrétienne. (p 192)

La question des absolutions collectives

Nous venons de le voir, l'aveu personnel des péchés graves est une composante essentielle pour recevoir la grâce du sacrement du pardon. L'Eglise nous le rappelle clairement :

La confession individuelle et intégrale avec l'absolution constitue l'unique mode ordinaire par lequel un fidèle conscient d'un péché grave est réconcilié avec Dieu et avec l'Eglise. (Canon 960)

Cependant l'Eglise a prévu, dans des cas très particuliers, la possibilité d'une absolution collective sans confession individuelle préalable :

L'absolution ne peut pas être donnée par mode général à plusieurs pénitents ensemble, sans confession individuelle préalable, sauf :

1. si un danger de mort menace et que le temps n'est pas suffisant pour que le ou les prêtres puissent entendre la confession de chacun des pénitents ;
2. s'il y a une grave nécessité, c'est-à-dire si, compte tenu du nombre de pénitents, il n'y a pas assez de confesseurs disponibles pour entendre la confession de chacun dans un temps convenable, de sorte que les pénitents, sans qu'il y ait faute de leur part, seraient forcés d'être privés pendant longtemps de la grâce sacramentelle ou de la sainte communion ; mais la nécessité n'est pas considérée comme suffisante lorsque des confesseurs ne peuvent pas être disponibles pour le seul motif du grand afflux de pénitents, tel qu'il peut se produire pour une grande fête ou un grand pèlerinage.

Il appartient à l'évêque diocésain de juger si les conditions requises sont remplies ; en tenant compte des critères établis d'un commun accord avec les autres membres de la conférence des évêques, il peut déterminer les cas où se rencontre cette nécessité. (Canon 961)

Le deuxième cas de figure a été formalisé après le concile Vatican II essentiellement à l'intention des pays de mission où des communautés chrétiennes nombreuses ne pouvaient rencontrer un prêtre qu'une ou deux fois par an.

Dans l'Eglise de France, cette possibilité a été largement utilisée selon une interprétation laxiste qui ne correspondait pas à l'intention de l'Eglise. C'est pourquoi en 1987 – il y a donc près de trente ans ! – les évêques de France publiaient le décret suivant :

La Conférence des évêques de France estime que, pour l'ensemble des régions de la France, il n'existe pas de cas généraux prévisibles où se rencontrent les éléments constituant la "nécessité grave" justifiant le recours à l'absolution générale. (Décret de la Conférence des évêques de France du 25 février 1987)

Cela ne peut être plus clair : rien ne justifie aujourd'hui la survivance de ces absolutions collectives dans notre diocèse. Je ne peux donc que rappeler aux prêtres le devoir qu'ils ont de renoncer à promouvoir et à organiser ce genre de célébrations avec absolution collective.

Il ne s'agit pas simplement d'une question disciplinaire, mais du sens même du sacrement du pardon. Monseigneur Francis Bestion nous l'explique dans son mémoire :

Ce qui fait problème dans la pratique des absolutions collectives dépasse largement la non-observation des normes. Ce qui est principalement en cause c'est le déséquilibre entre les actes du pénitent et les actes de l'Eglise, dans la mesure où pratiquement toute la réalité sacramentelle repose sur l'absolution. Ce déséquilibre n'est-il pas révélateur d'un problème plus grave : celui de

l'existence chrétienne qui a du mal à se comprendre comme un chemin de conversion et donc un chemin pénitentiel ? (p. 146)

Cette extension indue des célébrations avec absolution collective en France peut se comprendre historiquement comme une phase transitoire pour retrouver le sens du sacrement de réconciliation : la façon de se confesser était devenue formaliste et routinière. Elle n'était plus trop comprise par les croyants dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle.

Cependant, à la longue, ces célébrations avec absolution collective contribuent à affaiblir la conscience du péché et de la nécessité d'en demander explicitement pardon au Seigneur, du moins pour les péchés graves : combien ont encore conscience aujourd'hui que certains péchés ont une telle gravité qu'ils peuvent blesser mortellement en nous la vie de baptisés ?

Ajoutons que l'Eglise, dans sa sagesse et son expérience du cœur humain, encourage aussi la confession des péchés appelés véniels afin que la grâce de l'absolution et, secondairement, les conseils du confesseur nous aident à accueillir dans notre vie la lumière de la Miséricorde divine et à progresser sur le chemin de la conversion.

Les prêtres ministres du sacrement de réconciliation

Le Christ ressuscité a donné mission à ses apôtres d'être ses témoins (Ac 1, 8), de proclamer l'Évangile (Mc 16, 15), de faire des disciples en baptisant et en apprenant à observer ses commandements (Mt 28, 19-20), mais aussi, d'après saint Jean, de remettre les péchés, par la force et la lumière de l'Esprit Saint :

Recevez l'Esprit Saint. A qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus. (Jn 20, 22-23)

A la suite des Apôtres, le ministère de réconciliation est une dimension essentielle de notre mission de prêtre et nous avons la grave obligation de créer les conditions favorables pour que les chrétiens puissent facilement avoir accès au sacrement du pardon comme nous le rappelle le Droit Canon :

Tous ceux auxquels est confiée, en vertu de leur fonction, une charge d'âmes sont tenus par l'obligation de pourvoir à ce que les confessions des fidèles qui leur sont confiés soient entendues, lorsqu'ils leur demandent raisonnablement, et de leur offrir la possibilité de se confesser individuellement à des jours et des heures fixés qui leur soient commodes. (Canon 986)

Du reste, je constate avec joie que, de plus en plus, des permanences régulières pour les confessions sont établies dans certaines églises du diocèse. Je crois qu'il est important de proposer de tels moments, non seulement pour que les fidèles puissent faire une telle démarche en étant sûrs d'être accueillis, mais aussi pour que les prêtres se rendent intérieurement disponibles et puissent assurer en profondeur leur ministère de réconciliation. Peut-être certains jours attendons-nous en vain les pénitents ; mais nous entrons ainsi dans l'attitude du Père miséricordieux qui a attendu longtemps le retour de son fils perdu. Comme lui, ne doutons pas que cette attente patiente puisse porter du fruit.

On pourrait estimer qu'il est difficile d'assumer cette « veille » du sacrement du pardon au moment où le nombre de prêtres diminue tragiquement. Mais je crois que le renouveau de la vocation de prêtres passera par une revalorisation de sa mission au service de la réconciliation à la suite du Christ pasteur et

médecin des âmes. Bien sûr, cela demande d'assumer des choix prioritaires. Pour cela sans doute devons-nous aller plus loin pour confier des responsabilités organisationnelles et même pastorales à des laïcs.

Mais il s'agit surtout d'un état d'esprit et il est important que nous nous aidions mutuellement à le faire grandir et fructifier. Voici le portrait que trace le *Catéchisme de l'Église Catholique* du bon ministre de la réconciliation :

Le confesseur n'est pas le maître, mais le serviteur du pardon de Dieu. Le ministre de ce sacrement doit s'unir à l'intention et à la charité du Christ. Il doit avoir une connaissance éprouvée du comportement chrétien, l'expérience des choses humaines, le respect et la délicatesse envers celui qui est tombé ; il doit aimer la vérité, être fidèle au magistère de l'Église et conduire le pénitent avec patience vers la guérison et la pleine maturité. Il doit prier et faire pénitence pour lui en le confiant à la miséricorde du Seigneur. (n°1466)

Ce ministère requiert le sens de l'écoute, de la patience, du dialogue, du bon conseil pour aider les fidèles pénitents à accueillir le pardon de Dieu et à avancer progressivement sur le chemin de la sainteté, comme nous le rappelle saint Jean-Paul II :

L'authentique dialogue vise donc avant tout la régénération de chacun, par la conversion intérieure et la pénitence, tout en respectant profondément les consciences dans les démarches patientes et progressives que requièrent les conditions des hommes de notre temps. (*Réconciliation et Pénitence*, n° 25)

Et pour finir sur ce point, écoutons l'insistance de notre pape François pour que les confesseurs soient signe de la miséricorde du Père :

Je ne me lasserai jamais d'insister pour que les confesseurs soient un véritable signe de la miséricorde du Père. On ne s'improvise pas confesseur. On le devient en se faisant d'abord pénitent en quête de pardon. N'oublions jamais qu'être confesseur, c'est participer à la mission de Jésus d'être signe concret de la continuité d'un amour divin qui pardonne et qui sauve. Chacun de nous a reçu le don de l'Esprit Saint pour le pardon des péchés, nous en sommes responsables. Nul d'entre nous n'est maître du sacrement, mais un serviteur fidèle du pardon de Dieu. Chaque confesseur doit accueillir les fidèles comme le père de la parabole du fils prodigue. (*Le Visage de la Miséricorde*, 17)

Le sacrement de réconciliation au cours de l'année jubilaire de la Miséricorde

A l'occasion du Jubilé de la Miséricorde, le pape François veut donner plus d'ampleur à l'initiative « 24 heures pour le Seigneur » qu'il a lancée depuis deux ans au cours du Carême pour aider les gens à redécouvrir le sacrement du pardon :

L'initiative appelée « 24 heures pour le Seigneur » du vendredi et samedi qui précèdent le quatrième dimanche de Carême doit monter en puissance dans les diocèses. Tant de personnes se sont de nouveau approchées du sacrement de Réconciliation, et parmi elles de nombreux jeunes, qui retrouvent ainsi le chemin pour revenir au Seigneur, pour vivre un moment de prière intense, et redécouvrir le sens de leur vie. Avec conviction, remettons au centre le sacrement de la Réconciliation, puisqu'il donne à toucher de nos mains la grandeur de la miséricorde. Pour chaque pénitent, ce sera une source d'une véritable paix intérieure. (*Le Visage de la Miséricorde*, 17)

Voici ce que je propose pour réaliser le souhait de notre Pape. Tout d'abord, dans chaque paroisse, on peut profiter de la célébration du Mercredi des Cendres, le 10 février, pour développer une catéchèse sur le sacrement du pardon et proposer aux fidèles un schéma d'examen de conscience qu'ils emporteront chez eux. On leur donnera rendez-vous pour le vendredi 4 mars.

Ce jour-là, dans l'église principale de la paroisse avec des membres des ELA ou des équipes de liturgie, on organise sur plusieurs heures un accueil, ainsi qu'un parcours et des gestes simples dans une ambiance de prière pour aider les gens à entrer dans une démarche de conversion au fur et à mesure qu'ils arrivent. Plusieurs prêtres sont là uniquement pour donner le sacrement du pardon. Bien sûr, il est difficile d'assurer 24 heures, mais il serait bon de le faire sur une durée d'au moins trois heures, de 17 heures à 20 heures par exemple, et, pour les plus grosses paroisses, sur cinq à six heures, les horaires n'étant pas les mêmes pour les personnes âgées et pour celles qui sont dans la vie active.

C'est une formule qui marche bien, car elle est en phase avec la mentalité actuelle : liberté de l'heure, accueil personnalisé, pas de long discours à écouter passivement assis mais parcours et gestes parlants, choix entre plusieurs confesseurs... Vous pouvez vous renseigner auprès des paroisses qui en ont déjà fait l'expérience, comme à Mende.

Il y a aussi la démarche jubilaire avec l'indulgence, chaque samedi matin de l'année sainte à la cathédrale : passage de la porte sainte, confession, profession de foi, eucharistie et prière aux intentions du pape. Voici comment le pape la présente dans sa lettre accordant l'indulgence :

Je désire que l'indulgence jubilaire soit pour chacun une expérience authentique de la miséricorde de Dieu, qui va à la rencontre de tous avec le visage du Père qui accueille et pardonne, oubliant entièrement le péché commis. Pour vivre et obtenir l'indulgence, les fidèles sont appelés à accomplir un bref pèlerinage vers la Porte Sainte, ouverte dans chaque Cathédrale..., comme signe du désir profond de véritable conversion. Il est important que ce moment soit uni, avant tout, au Sacrement de la Réconciliation et à la célébration de la sainte Eucharistie par une réflexion sur la miséricorde. Il sera nécessaire d'accompagner ces célébrations par la profession de foi et par la prière pour ma personne et pour les intentions que je porte dans mon cœur pour le bien de l'Eglise et du monde entier.

Pour cela, nous demanderons à chaque prêtre du diocèse de venir à tour de rôle un ou deux samedi de l'année jubilaire à la cathédrale pour confesser et aider les gens à accomplir en vérité cette démarche jubilaire.

Vivons ce jubilé de la Miséricorde comme un vrai chemin de conversion et dans une joie profonde, car, Jésus nous le rappelle :

Je vous le dis : c'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion. (Lc 15, 7)

EN GUISE DE CONCLUSION

Quand je regarde Jésus dans l'Évangile, je découvre le malentendu qu'il y a aujourd'hui autour du mot « miséricorde » : on la considère surtout sous l'angle du sentiment de compassion – et on a raison ! –, car c'est bien là le point de départ de toute miséricorde ; mais ensuite, on a tendance à la prolonger par une vague tolérance qui va jusqu'à excuser le mal qui est en l'homme et qui est pourtant la cause de sa misère.

Telle n'est pas la miséricorde du Père révélée par celui qui est son Verbe éternel. Déjà, dans l'Ancien Testament, « *l'amour jaloux* » de Dieu manifeste qu'il ne se résout jamais à laisser son image, inscrite en l'homme, être définitivement défigurée par le péché : sans cesse, il s'engage auprès de son peuple pour le guérir de son infidélité et l'entraîner sur le chemin de la vérité de l'amour.

Avec la venue de Jésus, la Miséricorde divine va plus loin. Son amour passionné de l'humanité le conduit à « *aller chercher celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve* » ; et pour cela, il va jusqu'à la Passion, « *jusqu'à la mort, et la mort de la croix* ».

A travers la croix de Jésus – à travers aussi le don de l'Esprit Saint qui en découle –, la miséricorde se révèle comme la tendresse et la force de l'Amour divin qui s'abaisse et nous rejoint au plus profond de nos ténèbres pour nous arracher au péché et nous communiquer « *la beauté de la sainteté* », selon l'expression favorite du bienheureux John-Henri Newman.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, dans la ligne de la tradition carmélitaine, le traduisait ainsi :

Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en *feu* ce néant.

Alors, avec saint Jean puissions-nous « *lever les yeux vers Celui que (nous avons) transpercé* » ; avec saint Paul confesser en vérité : « *Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi* » ; et chanter avec la bienheureuse Vierge Marie : « *Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent* » !

ENVOI

Dans cette lettre pastorale, j'ai cherché à découvrir le vrai visage de la Miséricorde divine dans l'Évangile et à mieux comprendre en vérité le sacrement de la réconciliation.

Il resterait à explorer une conséquence capitale pour notre vie chrétienne : comment réaliser le commandement de Jésus : « *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux.* » (Lc 6, 36) ?

Je vous renvoie sur ce sujet aux propos du pape sur les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles dans sa lettre d'introduction au Jubilé de la Miséricorde, en particulier aux paragraphes 15 et 16. Et, pour mieux vivre la miséricorde envers nos frères, je vous laisse cette belle prière de sainte Faustine :

*Je désire me transformer tout entière en Ta miséricorde
et être ainsi un vivant reflet de Toi, ô Seigneur ;
que le plus grand des attributs divins, Ton insondable miséricorde,
passe par mon âme et mon cœur sur le prochain.*

*Aide-moi, Seigneur, pour que mes yeux soient miséricordieux,
pour que je ne soupçonne jamais ni ne juge d'après les apparences extérieures,
mais que je discerne la beauté dans l'âme de mon prochain
et que je lui vienne en aide.*

*Aide-moi, Seigneur, pour que mon oreille soit miséricordieuse,
afin que je me penche sur les besoins de mon prochain
et ne reste pas indifférente à ses douleurs ni à ses plaintes.*

*Aide-moi, Seigneur, pour que ma langue soit miséricordieuse,
afin que je ne dise jamais de mal de mon prochain,
mais que j'aie pour chacun un mot de consolation et de pardon.*

*Aide-moi, Seigneur, pour que mes mains soient miséricordieuses
et remplies de bonnes actions,
afin que je sache faire du bien à mon prochain
et prendre sur moi les tâches les plus lourdes et les plus déplaisantes.*

*Aide-moi, Seigneur, pour que mes pieds soient miséricordieux,
pour me hâter au secours de mon prochain,
en dominant ma propre fatigue et ma lassitude :
mon véritable repos est de rendre service à mon prochain.*

*Aide-moi, Seigneur, pour que mon cœur soit miséricordieux
Et qu'il ressente toutes les souffrances de mon prochain.*

*Je ne refuserai mon cœur à personne.
Je fréquenterai sincèrement même ceux qui, je le sais, vont abuser de ma bonté.
Et moi, je m'enfermerai dans le Cœur très miséricordieux de Jésus.
Je tairai mes propres souffrances.
Que Ta miséricorde repose en moi, ô mon Seigneur.*

*C'est Toi qui m'ordonnes de m'exercer aux trois degrés de la miséricorde ;
le premier, l'acte miséricordieux, quel qu'il soit ;
le second, la parole miséricordieuse :
si je ne puis aider par l'action, j'aiderai par la parole ;
le troisième, c'est la prière :
si je ne peux témoigner la miséricorde ni par l'action, ni par la parole,
je le pourrai toujours par la prière.
J'envoie ma prière même là où je ne puis aller physiquement.*

O mon Jésus, transforme-moi en Toi, car Tu peux tout.

le 8 décembre 2015,
en la fête de l'Immaculée Conception
et l'ouverture du Jubilé de la Miséricorde

+ François JACOLIN
Evêque de MENDE

GRILLE de LECTURE de la lettre pastorale

La lettre pastorale de notre évêque veut nous aider à entrer résolument dans le Jubilé de la Miséricorde voulu par le Pape François, pour être « miséricordieux comme le Père ». Notre évêque développe son propos en deux grandes parties : L'Évangile de la miséricorde (chapitres I à III) et le sacrement de la réconciliation (chapitre IV).

I- L'Évangile de la miséricorde

La miséricorde est l'œuvre des trois personnes de la Trinité : Jésus, le Fils qui révèle et accomplit la miséricorde divine ; le Père qui nous appelle à nous réconcilier avec lui et entre nous ; l'Esprit Saint qui nous libère du péché et qui nous sanctifie.

> Choisir un passage parmi les textes bibliques suivants :

- La parabole du bon Samaritain (Lc 10, 25-37)
- La parabole de la brebis perdue (Lc 15, 3-10)
- La parabole des ouvriers de la onzième heure (Mt 20, 1-16)
- La parabole du Père prodigue (Lc 15, 11-32)
- L'exhortation de saint Paul (2 Co 5, 17-21) : « *Laissez-vous réconcilier avec Dieu* »
- L'extrait de la lettre de saint Paul à Tite (Tt 3, 4-7) : « *Il nous a fait renaître* ».

> Lire un passage en se posant les questions suivantes :

- Que me dit ce passage de la miséricorde divine ?
- Comment mon expérience de la miséricorde en est-elle éclairée ?
- A quoi cela m'appelle-t-il pour mieux vivre de la miséricorde ?

II- Le sacrement de la réconciliation

Miséricorde et conversion : « *Transformer les pécheurs que nous sommes en saints* ».

- Comment voyons-nous que notre baptême fait de nous des hommes et des femmes nouveaux ? Sommes-nous désireux d'entrer aujourd'hui dans une nouvelle étape de notre chemin de conversion ?
- Conversion et pardon : Nous pouvons partager sur notre pratique du sacrement du pardon. Comment le vivons-nous ? Avons-nous de la difficulté à nous approcher de ce sacrement ? En quoi soutient-il notre conversion ?
- En cette année jubilaire, quelles propositions concrètes allons-nous saisir pour recevoir le sacrement du pardon et aider d'autres à le redécouvrir ?

Méthode de travail

1) Lire et méditer la lettre pastorale personnellement :

Je peux la lire avec un crayon à la main, en notant ce qui m'interpelle et aussi des points que je ne comprends pas bien.

2) Lire et méditer la lettre pastorale en groupe :

Ce peut être un groupe qui existe déjà (équipe pastorale, équipe locale d'animation, équipe de liturgie, catéchistes, mouvements et associations de fidèles, etc.) mais on pourra aussi constituer dans les communautés locales et les paroisses des groupes informels de plusieurs personnes.

- Un membre du groupe lit à haute voix la partie à travailler
- On s'aide des questions ci-dessus pour amorcer et cadrer le partage.
- A la fin de chaque rencontre, on prendra un temps pour écrire les points principaux qui se dégagent de cet échange, quelques convictions fortes et les questions à approfondir. Ce compte-rendu sera remis aux curés de la paroisse.



Diocèse de Mende
7 Rue Mgr de Ligonnès
48000 - Mende